

Isabelle DERIGHETTI

LES
LIGNÉES
PARALLÈLES

LES
DERNIERS
JOURS

Livre I

Éditions Beaurepaire

© Isabelle DERIGHETTI

ISBN : 978-2-35767-149-2
Dépôt légal : novembre 2012

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

CHAPITRE 1

La famille Laroche

Elrick

Il se réveilla en hurlant, incapable de s'arrêter. Catastrophés, ses parents surgirent, sa mère au bord du malaise, son père les bras ballants, ne sachant que faire face à leur fils qui hurlait encore.

« Tu vas réveiller les voisins ! »

Conscient de son indélicatesse, le père se reprit :

« Voyons, tu es un grand garçon, tu as sept ans maintenant. Les grands garçons comme toi ne pleurent pas... »

Mais le garçon ne pleurait pas, il hurlait. Depuis plusieurs jours, il se réveillait – et les réveillait aussi – au beau milieu de la nuit. Quelques voisins l'avaient entendu et s'étaient enquis de sa santé. Mais ce n'était qu'un vulgaire cauchemar. Évidemment, ils lui avaient demandé de quoi il rêvait.

« Il y a le feu partout », fut tout ce qu'ils purent tirer du garçon terrorisé.

Son père avait tenté de le rassurer, lui expliquant que les pompiers étaient là pour éteindre les feux, il l'avait même emmené dans une caserne – l'un de ses amis était pompier – et il lui avait montré les camions, les lances à incendie et les échelles pour sauver les gens dans les immeubles. Mais les cauchemars, *le* cauchemar plutôt, car c'était toujours le même, persista, et son fils continua à les réveiller au milieu de la nuit. Cette fois-ci, l'homme renonça à s'occuper du garçon qui hurlait toujours, ne sachant quoi ajouter, et sachant pertinemment que rien ne le calmerait. Sa femme, remise de son malaise passager – ces réveils intempestifs

provoquaient chez elle de brusques chutes de tension – s’assit lourdement au bord du lit, attrapa un ourson en peluche et le tendit à son fils, espérant faire cesser les cris.

« Ce n’est qu’un cauchemar, tu le sais bien. Tiens, prends ton doudou, calme-toi. »

L’enfant se tut un instant tandis qu’il rivait sur la peluche d’effrayants yeux bleus. Sa mère la lui fourra de force dans les bras, puis les deux adultes désemparés sortirent prestement de la chambre, espérant – mais pas trop, ils s’étaient résignés, maintenant – retrouver un sommeil paisible pour les quelques heures qu’il leur restait avant l’aube. Elrick, assis sur son lit, contempla un long moment l’ourson souriant, puis le jeta à travers la pièce.

Toujours le même cauchemar. Un gigantesque incendie, une mer de flammes qui se répandait sur le monde. Le rêve commençait toujours de la même manière : une date, une heure, une tache orange qui s’agrandissait, s’étendait et l’englobait. Ensuite, il pouvait varier, non pas sur le fond car le feu se propageait quoi qu’il arrive, balayant tous les obstacles, mais Elrick observait sa progression depuis des points de vue différents, se rendant ainsi compte qu’aucun endroit du globe n’était épargné...

Depuis trois ans maintenant, il assistait presque toutes les nuits à l’anéantissement de toute vie humaine, animale et végétale, à la disparition de toutes les civilisations dans un déluge de feu. Sa santé et sa scolarité s’en ressentaient. Il subissait sans comprendre les moqueries de ses camarades d’école, ses notes étaient de plus en plus mauvaises, les convocations succédaient aux punitions. Il était d’une santé fragile, sa croissance ne suivait pas les normes pédiatriques, le manque de sommeil le rendait nerveux et inattentif. Lassé de son impuissance et de celle de ses parents, et surtout soucieux de retrouver une vie – scolaire principalement – apaisée, il lutta à sa manière.

Sa première réaction de défense fut d’essayer de retenir ses cris au réveil. Pour cela, il apprit à dédramatiser la mort de milliards de gens.

La destruction de l’humanité ? Ce sera bon pour l’environnement, pensait-il. Et aussi : *Tôt ou tard, les hommes s’entretueront et s’autodétruiront, cette manière a le mérite d’être rapide et miséricordieuse.* Et encore : *Plus de cruauté, plus de meurtres, plus de guerres. La Terre, sans les hommes, sera un paradis.*

Il se persuada ainsi que ces innombrables corps rongés par les flammes, se tordant de douleur sous la morsure du feu, méritaient leur sort ou évitaient des souffrances pires encore. Une fois son argumentation intérieure en place, il put cauchemarder en toute sérénité et n’ennuya plus ses parents la nuit. Leurs relations s’améliorèrent, ainsi que sa réputation

auprès de ses camarades. Mais il dut s'habituer à la solitude et ne leur pardonna jamais, à tous, leur intolérance et leur insensibilité.

Ce bel équilibre se rompit quatre ans plus tard, un soir de mai, lorsque, après le dîner, il monta dans sa chambre et s'installa à son bureau sous la fenêtre pour faire ses devoirs. Au moment où il sortait ses affaires de son cartable, il leva la tête et observa un instant le soleil couchant. Ses lueurs orangées le plongèrent brusquement dans son cauchemar de feu et de flammes. Sous ses yeux grands ouverts, hommes et femmes disparurent en un souffle brûlant, leurs cendres grasses volant en tous sens. C'est au contact de la couverture rugueuse de son manuel de mathématiques qu'il reprit pied dans la réalité. Il hurlait. Tandis que ses parents se précipitaient dans sa chambre, Elrick réfléchit à son argumentaire. Il lui avait bien servi jusqu'ici, mais uniquement parce que ces horreurs se produisaient dans les conditions d'un rêve classique : une personne allongée et endormie. Peu importait la moralité de ses arguments en l'occurrence, puisqu'il ne s'agissait que d'un rêve. Mais là, c'était différent. Son rêve ne se cantonnait plus aux seules périodes de sommeil, il s'était produit alors qu'il était pleinement éveillé. Debout, les yeux ouverts, et malgré son raisonnement bien élaboré, il n'arrivait pas à se convaincre que qui que ce soit méritait cette fin horrible. C'était toute la différence entre penser et dire, entre le fantasme et le passage à l'acte. Pour échapper au psychiatre et à la camisole chimique, menace que sa mère brandissait en ce moment même, il lui fallait un nouveau système de défense ; il devait domestiquer son inconscient, occuper son cerveau au maximum pour ne pas lui laisser le loisir d'élaborer ce cauchemar. Pour cela, il prit des mesures drastiques.

Dans un premier temps, il réquisitionna une région de sa mémoire pour y entreposer son rêve de feu et de destruction qu'il baptisa la zone « Ne Pas Se Poser De Question, Ne Pas Prêter Attention ». Il la verrouilla soigneusement par une méthode très perverse consistant en un mélange d'indifférence et de fausse ignorance. Même s'il connaissait l'existence de cette zone, même s'il en connaissait par cœur le contenu, il comptait faire comme s'il l'ignorait, comme si elle n'existait pas. Une fois cela fait, il rangea les uns après les autres ses connaissances et ses souvenirs, méthodiquement, efficacement. Ainsi, à partir d'un mot, d'une image, de n'importe quelle information, il devait pouvoir évoquer au moins cent références. À peine son cauchemar se présentait-il qu'il était capable de le noyer – littéralement – sous des monceaux d'idées. Afin de ne jamais être à court de pensées de diversion, il se mit en quête de nouvelles connaissances qu'il analysait, mémorisait, organisait et rangeait finalement dans sa nouvelle bibliothèque mentale.

Son environnement fut également l'objet d'une attention particulière. Il apprit à maîtriser très vite chaque seconde de sa vie, qui pouvait enfin se dérouler sans accroc ni rebond. Ayant acquis un contrôle quasi total de son environnement, il devint un observateur passif de sa propre existence et de celle des autres, il analysait toute action dont il était témoin, décoriquait toute parole qu'il entendait. Chaque événement auquel il assistait était répertorié, étiqueté, rangé. En moins d'un an, Elrick accumula une quantité phénoménale d'informations, il ressemblait à une encyclopédie, et son sens de l'observation ainsi que sa mémoire étaient stupéfiants.

Mais le revers de la médaille d'une telle organisation était qu'entre le moment où on lui posait une question et celui où il y répondait, il accomplissait tant d'associations d'idées que la réponse avait peu de chose à voir avec la question posée. Donc, Elrick ne répondit bientôt plus aux questions. Ayant percé les mécanismes des relations humaines, il contrôlait désormais parfaitement ses émotions, au point qu'il semblait n'en ressentir aucune. Son visage restait impassible en toutes circonstances, son silence et ses yeux inexpressifs mettaient mal à l'aise.

Ces mesures l'exclurent définitivement de la société. Famille, amis, voisins l'évitaient, l'ignoraient. Mais elles s'avérèrent redoutablement efficaces et son cauchemar ne se manifesta plus.

Journal de Marie

20 avril – soir

C'est mon anniversaire. Je l'avais complètement oublié, c'est mon père qui me l'a rappelé. Après avoir débarrassé la table, il a apporté un gâteau. Au chocolat, il était très bon. Et il m'a offert ce journal.

« Les filles de ton âge tiennent un journal intime. »

C'est ce qu'il dit. Je ne crois pas qu'à seize ans, les filles tiennent encore un journal intime. À dix, douze ans, peut-être, quoique de nos jours, les gamines ont des jeux bien plus intéressants. En tout cas, à seize ans, elles se maquillent, font du shopping et flirtent avec les garçons.

Encore une tentative pour me féminiser, donc.

Ce n'est pas grave. Pour lui faire plaisir, je vais y écrire deux ou trois mots et après je le rangerai avec la robe qu'il m'a offerte l'année dernière. Franchement, que voulez-vous que je fasse d'un journal ?

La famille Von Heckster

AN DE GRÂCE 911

Transmission immortalité – Expérience n° 4 : F

Caractéristique non pérenne

Sujet instable

Élimination ? Modification ?

Wolfgang talonna son cheval fourbu sans pitié pour l'animal qui le transportait depuis plusieurs jours. Il regrettait de ne pouvoir utiliser sa vitesse surhumaine, mais la piste qu'il suivait nécessitait un déplacement lent pour ne pas manquer ni mal interpréter les rares indices que laissait Mikaïl. C'était une piste relativement facile à suivre, quoique inattendue pour un vampire. Il s'attendait à détecter une série de victimes exsangues plus ou moins dissimulées, qu'il aurait découvertes assez rapidement grâce à ses dons. Mais Mikaïl vivait comme un homme parmi les hommes et ne les tuait pas. Le pister était ainsi plus difficile, il s'agissait de recueillir des indices rares et éparpillés, et de discuter longuement avec des humains retors, méfiants et vénaux. Pour cela, il devait apprendre en cours de route les différents dialectes de ses informateurs – cela ne lui prenait que quelques heures, mais elles étaient encore de trop.

Sa traque fut simplifiée lorsqu'il comprit quel rôle jouait Mikaïl : le vampire se présentait comme chevalier errant, ce que Wolfgang trouvait cocasse. Parmi les nombreux chevaliers qui parcouraient l'Occident, Mikaïl était le moins apprécié. Certes, il défendait la veuve et l'orphelin, et les villageois que Wolfgang interrogeait ne manquaient pas de louer extérieurement son courage et sa force extraordinaires. Mais intérieurement, ils étaient ravis de le voir partir, car si la veuve avait le malheur d'être jolie, son passage créait quelques orphelins de plus. Il laissait également derrière lui un malaise et une peur diffuse, le sentiment d'avoir côtoyé un

danger et l'indicible soulagement d'y avoir échappé par miracle. Tout ce qui se rapportait à son frère présentait cette dichotomie.

Extirper des paysans la version officieuse requérait un déplacement à vitesse humaine – et de l'argent. Et tenir l'alcool – ce qui n'était pas un problème en soi, mais le contraignait à fréquenter bon nombre d'endroits peu recommandables. Mais surtout, cela nécessitait du temps, beaucoup trop de temps. Wolfgang avait également été contraint de trouver un cheval, un pauvre animal épouvanté de sentir s'approcher ce vampire. Il fallut quelques heures pour qu'il cesse de renâcler en sa présence et se laisse monter. Wolfgang s'efforça, malgré son impatience, de ménager l'animal, s'en faire accepter lui avait pris tellement de temps qu'il ne pouvait se permettre d'en dresser d'autres. Il lui fallut ensuite plusieurs jours pour parcourir la distance séparant le pays Magyars¹ du royaume franc. L'animal l'accompagna sur le navire miteux qui le conduisit aux îles Britanniques. La piste de Mikail le mena enfin jusqu'au royaume d'York, le trajet lui parut interminable.

Ce voyage était trop long, chaque seconde était un coup de poignard dans l'esprit de Wolfgang. Lorsque, deux mois plus tôt, il avait vu cette note de recherche, laconique, froide, écrite de la main sûre et fine de leur père Gil, il avait compris immédiatement de quoi il était question, et de qui. L'initiale faisait évidemment référence à sa sœur Frieda, qui était aussi le quatrième et dernier enfant de Gil. Wolfgang avait encaissé avec difficulté sa déception de n'être considérés, lui comme ses frères et sa sœur, que comme des expériences de transmission de l'immortalité par leur père, avec tout ce que cela impliquait de tâtonnements, d'observations... et d'échecs, comme Frieda. Il s'était mis en devoir d'inciter Gil à modifier sa fille plutôt que l'éliminer. Il avait discuté, manœuvré, négocié, usé de toutes ses capacités de persuasion, et avait finalement eu gain de cause. Gil avait entrepris de remodeler sa fille, malheureusement, il avait... dérapé. Gil était devenu fou. En ce moment même, il torturait la pauvre Frieda dans les oubliettes du château Von Heckster. Wolfgang avait écouté sans réagir les hurlements qui montaient des galeries oubliées, désespéré par sa faiblesse et sa lâcheté. Sa plus grande qualité était aussi son plus grand défaut : il était raisonnable. Premièrement, il n'était pas assez fort pour contrer son père. Le plus puissant de ses coups, capable d'ébranler les fondations du château, ne serait jamais autre chose qu'une pichenette contre Gil. Deuxièmement, la souffrance de Frieda n'y changeait rien. Loin de provoquer ce sursaut d'indignation mêlé de colère qui mettait les héros au niveau des dieux le temps d'une seconde décisive, les

¹ NDA : Pays correspondant à l'actuelle Hongrie et à quelques régions de Tchécoslovaquie, Serbie et Roumanie

cris de sa sœur le terrorisaient, le paralysaient, lui donnaient des nausées. Il n'avait pas besoin de voir, il devinait, imaginait les tortures qu'elle subissait.

Sa conclusion avait été rapide : il devait chercher de l'aide. Le seul à pouvoir se mesurer à Gil – avec une infime chance de succès – était l'aîné, Mikail ; Wolfgang était donc parti à sa recherche. Il ignorait alors que ce dernier se mêlait aux humains et que cette piste l'obligerait à les côtoyer. Il ignorait qu'il perdrait un temps précieux, et que cette décision vaudrait à la pauvre Frieda ces interminables journées de souffrance supplémentaires. Mais Wolfgang n'avait d'autre alternative que de poursuivre sa quête. Il était doué pour récolter des informations, pour apprendre les langages et les mœurs de ces pitoyables humains, et se montrait patient quand il le fallait. En revanche, il étrillait son cheval sur les chemins de terre serpentant entre des forêts sauvages et des champs pauvres et morcelés. Enfin, au milieu de la nuit, il arriva dans un village misérable de la côte, où il retrouva son frère.

Son soulagement fut à peine entaché par la situation gênante dans laquelle il le surprenait. Mikail, attablé devant un repas copieux bien que peu appétissant, accompagné de cruchons de vin, avait attiré sur ses genoux la jeune servante de la taverne et la caressait sans vergogne. Les épaules et la poitrine dénudées laissèrent une mauvaise impression à Wolfgang qui rabaisa l'auberge au rang de borbier. S'il espérait que Mikail se reprendrait à son approche, il fut déçu. Il lui accorda un bref regard, un léger signe de tête, avant de poursuivre ses activités sur la jeune fille peu farouche. Wolfgang ne laissa rien paraître de son exaspération et s'assit rapidement. Il ignorait quels appétits elle assouvirait et ne s'en souciait nullement : le sort de l'humaine le laissait indifférent. Il remarqua cependant qu'elle semblait hypnotisée. Les yeux dorés de l'aîné avaient cet effet sur ces faibles mortels.

« Je suis venu te chercher. Père est devenu fou. Il fait du mal à Frieda. Toi seul peux l'arrêter.

– Frieda ? »

Wolfgang s'interrompit. Mikail était parti du château depuis... oh, presque un siècle. Et Frieda était née à peine quinze ans plus tôt. Il l'ignorait évidemment.

« Notre sœur. Elle est née en ton absence.

– Une fille ? »

Wolfgang détesta le ton méprisant et dégoûté qui ressemblait trop à celui de leur père, mais n'en montra rien.

« Oui. Notre sœur. Elle a presque quinze ans. Et Père la torture en ce moment même. »

L'aîné tourna son regard doré sur son cadet, l'or liquide dénué de toute chaleur.

« Et alors ? Que veux-tu que cela me fasse ? »

Wolfgang se figea. Il contempla un moment Mikail et la dévergondée qu'il tripotait ouvertement. Il se leva et sortit à grandes enjambées. Pas un muscle de son visage n'avait bougé.